

Florence Trocmé

Journal de lecture de
Le Grand Chosier*
de Laurent Albarracin

janvier 2016

mardi 26 janvier 2016

DES CHOSES ET D'AUTRES (LAURENT ALBARRACIN)

J'ouvre *Le Grand Chosier* de Laurent Albarracin. Et tout de suite il m'agrippe avec son excellent texte d'ouverture « Grappin d'abordage ». J'y retrouve sa singulière et troublante manière, sa façon de susciter la déroute en plein raisonnement parfaitement logique en apparence.

La tautologie et le pléonasme me semblent au cœur de son travail, mais ils s'arrachent ici au cliché pour trouver une dimension autre, presque métaphysique. Un peu à la manière du si troublant *Je suis Celui qui suis* de la Bible. Laurent Albarracin prend un terme, un objet : ici successivement le grappin d'abordage (il vous prend une irrésistible envie d'aller voir exactement comment est un grappin d'abordage ou plutôt de vérifier si on a bien construit la bonne image à partir des données extrêmement précises du texte), le poirier puis divers ingrédients, tel le miel ou la semoule. Il a cette formule énigmatique, *faire l'axiologie de soi*, qui s'éclaire un peu en cherchant la signification du mot axiologie : science des valeurs philosophiques, esthétiques ou morales visant à expliquer et à classer les valeurs.

DU MUTISME (LAURENT ALBARRACIN)

À propos du poirier : « mutique quoiqu'il crie son mutisme »

Est-ce bien du seul poirier qu'il s'agit ici ? La formule ne s'applique-t-elle pas à tant d'écrivains depuis des décennies, tous ceux-là, si nombreux, parfois admirables, qui s'interrogent sans fin sur l'impossibilité d'écrire mais qui écrivent néanmoins cette impossibilité.

ALBARRACIN ET PONGE

Je me pose alors cette question : Laurent Albarracin n'est-il pas une sorte de descendant, de continuation ou d'expansion même de Ponge, que je viens tout juste de quitter, en refermant le livre de Philippe Jaccottet (photo de l'écrivain avec sa femme et Anne-Marie Jaccottet à la fin de *Ponge, pâturages, prés*).

RÉPÉTITION ÉVIDANTE

Souvent cette technique chez Laurent Albarracin d'un mot répété jusqu'à plus soif. Un peu comme le fait l'enfant, soit avec un mot soit avec une formule

qui interroge sa propre identité (*qui suis-je ?*), finissant par vider le sens apparent du mot ou de soi et par susciter un vertige terrible et fécond. Le mot est varié, repris, déformé et reformé, affirmé sur un fond d'évidence et d'autorité qui finissent par l'évider de tout acquis. Il y a une logique imparable qui mène à une forme d'absurdité sans être pour autant un jeu vain et creux. À force de s'interroger, on s'interroge dirait peut-être Laurent Albarracin.

DE LA CONSCIENCE (LAURENT ALBARRACIN)

« La conscience par nature phagocytaire et centroconcentrique »

→ Comme sur le point focal dans l'œil, dans notre conscience converge tout ce que nous recevons du monde. Avant rejet, conscient ou non, ou traitement, conscient ou non. Mais indéniablement phagocytaire, elle vit sur le dos du monde et imparablement autocentrée.

PETITES MACHINERIES

Un peu comme certains textes de Ponge (je pense à l'admirable description d'une [ondée](#) dans une cour), les textes de Laurent Albarracin fonctionnent comme des petites machineries implacables et parfaites qui nous prennent dans leur engrenage. Je n'entends plus la pluie de la même façon depuis que j'ai lu ce texte de Ponge, je ne mangerai plus de miel de la même manière, maintenant que j'ai lu celui de L. Albarracin. Ils sont très forts tous les deux, se plaçant à la frontière, à la charnière des mots et des choses.

Et curieusement, ouvrant les *Minima Moralia* d'Adorno, pour une courte plongée, je découvre cela, qui me semble tellement en phase avec tout ce que je viens d'écrire (si je comprends bien la phrase d'Adorno qui est passablement difficile) : « Seul ce qui n'a pas été prouvé démasque la tautologie que cache la démonstration » (n°82, « garder les distances », in Theodor W. Adorno, *Minima Moralia, Réflexions sur la vie mutilée*, trad. d'Eliane Kaufholz et Jean-René Ladmiral, Petite Bibliothèque Payot, 2003)

mercredi 27 janvier 2016

PETITE MÉTAPHYSIQUE CULINAIRE

Je continue ma lecture délectable du *Grand Chosier* de Laurent Albarracin. Je passe par le sel, « poudre d'épée que le sel, du gravier philosophal dans l'allée du plat » (26), je trouve quelques accents qui me font songer à La Bruyère. Je note cela qui résume bien l'entreprise, ici, de cette exploration de quelques ingrédients : « nous tirons des seaux de la grande inertie des choses. »

L'INERTIE DES CHOSES (LAURENT ALBARRACIN)

Cette inertie des choses qui à la fois les dérobe à notre saisie et en même temps les met à notre merci.

DU CAILLOU (L. ALBARRACIN)

Superbe texte sur le caillou dans *Le Grand Chosier* qui me parle intimement. Je suis une ramasseuse de cailloux. J'ai des fioles, des tubes à essai, des soucoupes, des vases, des bocaux de cailloux. Je détoure aussi des cailloux pris en photo et j'en fait des cailloux-têtes. J'ai souvent un caillou plus ou moins terreux ou boueux dans le fond de mes poches. Je parle aux cailloux et ils m'émeuvent avec leur poids d'enfermement. Je me souviens de ce petit caillou inexplicablement bleu dans le mince sillon de terre tracé dans l'herbe et aujourd'hui recouvert par la végétation. C'était un ami. J'allais lui dire bonjour. Il dort sous la terre. « Cueillir un caillou, c'est rompre une tige au-delà de la délicatesse ». C'est que « les cailloux sont l'affleurement, l'écaille, la paupière d'un très ancien minéral. Les naseaux encore d'un caïman disparu » (p.32)

→ j'ai entendu aussi passer entre ces lignes Boris Wolowiec et Philippe Jaffeux : « Le cri est parfois une robe. Le hurlement nous ourle. »

LA PLATITUDE

Laurent Albarracin y va d'une vraie ode à la dite platitude, qui me semble un thème très important dans son œuvre. Sous la forme d'une *ode à l'assiette*

DIMENSION PHILOSOPHIQUE

J'avais déjà souligné la dimension métaphysique de ces textes, je note aussi une dimension philosophique, mâtinée parfois d'une dimension ésotérique, en lisant la très belle séquence « le monde ». Certaines formulations résonnent ici comme des mantras ou des kōans : « le grain de sable est la roue du monde ».

Se confirme ici encore une certaine parenté avec le travail de Boris Wolowiec. Il y va d'une question de préhension, de dé-préhension, de dépressurisation (sentiment de vertige ici et là suscité chez le lecteur). Cela frappe de plein fouet et en même temps cela fuit : « toujours le monde fait des ronds. Et il les fait comme dans une eau. Dans une eau de même eau que le monde » (p. 40). À rapprocher de ces autres ronds dans l'eau : « et revoilà nos ronds dans l'eau. / Ronds dans l'eau qui sont toute la poésie. / rien n'est moins inutile que de faire des ronds dans l'eau. / Puisque c'est jeter avec une agilité folle des cailloux au centre exact de la cible. / Puisque c'est vérifier que le monde se déploie impeccablement autour de notre vaine tentative de l'atteindre. / Que nous l'atteignons au centre de la cible, mais trop tôt, quand la cible n'y est pas encore... » etc. (p.9)

jeudi 28 janvier 2016

OBJETS QUI N'EN SONT PAS

Parmi les nombreux « objets » que Laurent Albarracin pose sous la loupe de sa langue, plusieurs entités qui ne sont pas des choses : des animaux, des

idées, etc. Petit inventaire : la taupe, le recroquevillé, la petite route sinueuse, le temps qu'il fait, le bloc, etc.

DE L'HUMOUR

La dimension d'humour est bien présente aussi chez Laurent Albarracin. Sans doute y-a-t-il un soupçon d'autodérision dans ce travail sur les mots et les choses, un zeste de *non-sense* à l'anglo-saxonne, une vraie drôlerie parfois un peu grinçante de la platitude assénée, des jeux de mots discrets mais à effet boomerang, voire de brèves allusions scatologiques voilées comme dans le texte où il est question de « scier dans la sciure » (p. 54)

UN DRÔLE DE TIROIR

Je relève particulièrement ce texte étrange et sans doute très révélateur sur un tiroir. L'auteur dit avoir, enfant, démonté la poignée du tiroir de son petit bureau pour la remonter à l'intérieur de ce même tiroir ; il met lui-même l'accent sur le caractère d'*expérience poétique fondatrice, cardinale* de ce curieux bricolage. C'est un retournement de situation, ou de gant (L. Albarracin a un texte sur la main et le gant), un renversement de la perspective usuelle, quelque chose comme une convocation de l'idée de cette matière noire dont on dit qu'elle serait symétrique de la matière de l'univers. Et ce serait le cœur du travail de Laurent Albarracin. Il est dans ce tiroir. Il écrit : « Si la poignée était désormais à l'intérieur du tiroir, c'est que l'usage que nous pouvons avoir des choses, il faut le leur rendre. J'avais renversé le cours des choses. » (p.55)

DE L'ADJECTIF « PERFORMATIF »

Laurent Albarracin emploie ce terme, *performatif*, dans un autre texte qui me paraît central, le lavabo : « Le lavabo promet la propreté et, *performatif*, dans un prognathisme de sa faïence et de sa faille propre, réalise l'avalement de l'eau dans l'eau ».

Le poème abouti ne réalise-t-il pas souvent l'avalement du poème dans le poème ?

Performatif : qui réalise une action par le fait même de son énonciation.

vendredi 29 janvier 2016

TRUELLE ET TRUISME (LAURENT ALBARRACIN)

Je poursuis ma lecture, très admirative, du *Grand Chosier* de Laurent Albarracin. Boris Wolowiec m'a envoyé un [long texte](#) à partir de ce livre mais je lui ai demandé si je pouvais en différer un tout petit peu la lecture et la publication dans *Poezibao*, car je tiens à rester dans la singularité de ma lecture, avant de m'ouvrir à celle des autres.

« La truelle travaille au truisme / l'outil de l'outil est l'évidence. » (*Le Grand Chosier*, p. 59). Le truisme est bien sûr une arme de choc pour Laurent Albarracin, un outil essentiel.

DE QUELQUES THÈMES OU OBJETS

Il y a de nombreuses récurrences de thèmes ou d'objets dans *le Grand Chosier*. Celui de la pierre (ou du caillou) par exemple : « Il y a une pierre tellement lourde / qu'elle s'enfoncé en elle / comme dans un lac remonté / depuis le fond de la pierre » (p. 63)

ÉCOUTE (LAURENT ALBARRACIN)

Il y a une vraie attention auditive au monde. Mettrait-il son oreille sur les choses et sur les idées, pour en entendre le dedans, la vie intérieure ? : « Il y a un silence / où résonne l'écoute attentive / et l'envie de tout entendre. »

DE L'EAU

Elle coule, jaillit, se creuse un peu partout dans le livre qui est hanté par la liquidité, l'écoulement, le siphon, le vortex, le vertige, le bébé jeté avec l'eau du bain : « Il y a un puits / dont on tire des seaux / d'une eau à ce point fraîche / qu'elle est un puits / à même l'eau. »

Il y a très souvent ce que l'on pourrait appeler l'*effet poupées gigognes*, qui repose en partie sur l'usage d'une litanie de compléments de nom. J'avais pointé cela déjà chez Boris Wolowiec, une sorte d'évidemment en abyme de la réalité, complètement déstabilisant. Ce qui frappe, c'est la rapidité avec laquelle on perd totalement le fil de l'évidence.

FAIRE DÉFAILLIR LE MONDE

« On prétend qu'une épée / dans une faille du monde / fait défailir le monde. »

→ cette manière de détourner les mots, partir de *faille* pour mener à *défailir*, jouer sur l'étymologie pour accroître encore le trouble.

C'est aussi tout un programme, celui de Laurent Albarracin peut-être. Mettre un coin dans une faille du monde pour en soulever la dalle, le desceller, engendrer une défaillance de la stabilité, de la sécurité, de la fermeture. Il déboîte.

DE LA RUSE

Grand texte énigmatique, difficile sur la *ruse*. Que l'on aborde avec un *a-priori* défavorable. On n'aime pas la ruse, ni les rusés, se dit-on. Et si ruse il y a ici, ce n'est pas correct de la part de l'auteur. Oui mais voilà que tout tend à montrer, on le pressent, que la ruse est un atout fondamental de l'écrivain, la ruse qui est *ce soupçon de ruse en tout, ce revers de versatilité au veston de toutes choses*. (p.72). Montrer, démontrer le *revers de versatilité* propre à toute entité, n'est-ce pas le propos de L. Albarracin qui nous laisse un peu désemparés

devant cette conclusion : « La ruse ne serait qu'une ruse de toute autre chose que la ruse et qu'on ne peut pas nommer en dehors de l'acte poétique pur. » Il y aurait de la ruse dans l'acte poétique ? Quelle question ! Quelle claque si c'était vrai... ! Mais il est vrai que cette est une *toute autre chose que la ruse*. On est bien ici en prise avec cette aporie sur laquelle on bute constamment en tentant de définir, cerner, qualifier un peu mieux l'acte poétique. Le fait même de vouloir écrire quelque chose de ce monde, on le verra aussi de façon très aiguë avec le travail d'Olivier Domerg.

LE PAPILLON, UN ÊTRE DE L'ÊTRE (LAURENT ALBARRACIN)

Texte admirable, bouleversant sur le papillon : « Que serait le papillon s'il n'était pas un papillon ? » (p.72). C'est à ce genre de *question (oiseuse en apparence mais pleine d'oiseaux) que l'image poétique donne réponse*, dit Laurent Albarracin. Qui réussit le tour de force de parler en même temps de façon sensible, incroyablement juste du papillon et de façon presque théorique, mais théoriquement sensible, de la poésie, voire de la vie. Le papillon, *une intermittence continue, un escamotage continu, un incessant remplacement de lui-même par lui-même entrecoupé de son effacement furtif*. Et un peu plus loin : « Être ainsi perpétuellement au bord de n'être pas, errer sur des abîmes comme on le voit faire font de lui un animal ontologique. Par ce qu'il est à peine, tout juste, presque pas, il est un être de l'être. (p.73)

samedi 30 janvier 2016

DES SONNETS, OUI DES SONNETS, QUI SONT DES PIÈGES DE LANGUE

Et voilà que le livre d'Albarracin, *Le Grand Chosier*, propose au lecteur rien moins que quarante sonnets. Obtus, l'esprit se ferme. Pas de sonnets ! Que peut-on encore dire avec des sonnets (et cela malgré l'admiration pour Roubaud et quelques autres contemporains qui ont prouvé que la forme n'était pas vraiment morte) ? Déterminé, l'esprit se laisse adoucir : et si ? Il ne tardera pas à rendre les armes ! Ces sonnets sont tout simplement stupéfiants. De beauté et de profondeur, de force et d'audace. Et qu'il est intéressant de voir le poète travailler, dans cette forme, ses thèmes récurrents. Reprises une fois encore les thématiques de l'eau, du caillou et ce qui frappe c'est la capacité de renouvellement : les thèmes, les mécanismes semblent les mêmes et pourtant la plupart des textes frappent par leur inattendu, leur in-entendu, inouïs (in-ouïs). Ce sont de vrais pièges de langue dans lesquels on tombe avec délectation, une pensive délectation, pouvant mener à une forme de satori !). Et comme il en va de tout piège qui se respecte, plus on se débat, plus on s'enferme.

ACCOUCHEMENT

« Tout accouchement a pour hanches l'univers. » (p.102)

DU BRUIT

Cela qui permet de souligner que tout bruit réveille quelque chose dans notre cerveau le plus archaïque, que tout bruit met en alerte : « Un bruit est toujours le bruit de l'enclenchement / De la cogitation des causes à ce bruit. » (p.102)

LES PAPILLONS ET L'APPÉTIT DE LA LUMIÈRE

(...) une loi d'airain du ciel sur terre // Qui veut que les papillons ne durent jamais / Que le temps passé à disparaître, que leur / Temps dévolu, le répit qui est le leur, qui // Est un leurre, tout entier les consume. Car / Tout profite à la lumière et les choses ne sont / Que dans et pour le flamboiement de la lumière. » (p.105)

dimanche 31 janvier 2016

INTERACTIONS DES RÈGNES (LAURENT ALBARRACIN)

Dans le monde de Laurent Albarracin tout semble implorer, s'écrouler sur soi-même, s'auto-avaler : les fleurs, les nuages, l'eau. Il y a un renversement du côté du revers, l'envers de la peau et du gant, l'autre face des choses, la face nord en quelque sorte, la face cachée de la lune, occultée, dans l'ombre. Les cloisons catégorielles sont abattues, il y a une intense capillarité, les mondes et les règnes (minéral, végétal, animal) s'inter-échanent, se superposent parfois en calques : « et c'est que le brin d'herbe / et déjà un peu du vent qui le soumet. »

LAURENT ALBARRACIN ET BORIS WOLOWIEC

Très tôt dans le livre s'était réactivée en moi l'idée de leur connivence. Et depuis Boris Wolowiec m'a envoyé cette longue note sur *Le Grand Chosier* que je vais [publier](#) et je découvre dans le livre ce long poème intitulé « La fontaine » dédié à B. Wolowiec.

lundi 1^{er} février 2016

DES CHOSES

Laurent Albarracin clôt son remarquable *Le Grand Chosier* par une « Postface aux choses », très dense et complexe qui vaudrait à elle seule une analyse détaillée. Ou de très longues citations.

Je retiendrai celle-ci : « Les choses ont ceci de particulier qu'elles sont plus générales qu'elles en ont l'air. Je veux dire qu'elles touchent à infiniment plus qu'elles-mêmes alors même qu'elles ne sont qu'elles-mêmes ».

→ phrase qui me semble tellement emblématique qu'on peut se demander si toutes les variations de « chose(s) » en choses précises ou concrètes au fil du

livre (semoule, sel, taupe, eau, etc.), n'en sont pas une illustration, voire une application.

DE LA RÉSONANCE

« En toute chose vibre la résonance de cette chose, elle y résonne comme une tige de fer qui en donne le la, qui la met au diapason de ses attendus sensibles » (154) et un peu plus loin « Il y a en chaque chose l'aiguille du phonographe qui appuie son diamant sur les aspérités des sillons de la chose. »

→ Laurent Albarracin regarde la chose comme le peintre d'une nature morte. L'un comme l'autre ne visent plus la chose locale, limitée, mais l'essence de la chose et son existence, ensemble. Ce pot-là, mais tous les pots, ce pot-là mais celui de l'antiquité comme celui de Morandi donc de Jaccottet mais aussi de moi avec toutes mes occurrences de pots, de cruches, de vases, tous les contenants croisés, rêvés, imaginés, vus en terre/fer/verre ou en images.

DE LA POMME

« Une pomme aura toujours l'usufruit de la pomme » (155)

QUELLE EXPÉRIENCE ?

Quel type d'expérience est à l'origine de cet art poétique ? Il semble parfois traversé par des allusions aux grandes sagesse, essentiellement bouddhiste ou zen.

DE LA MONTAGNE (LAURENT ALBARRACIN)

« L'insurrection brisée dont elle est l'amas magnifique »

DE LA CLOCHE

« Quelque chose cloche dans la cloche qui est comme un chapeau inconvenant mis sur sa chamade irrépressible » (158)

→ quelle justesse de « vue » : oui la cloche ne va pas avec son aspect, elle a bien l'air cloche, aspect qui ne dit rien de sa nature et de sa puissance, de son pouvoir d'engendrer l'émotion la plus intense (pour moi). Elle a l'air godiche la cloche, en particulier quand elle n'est pas dans son clocher. Elle n'est elle-même que quand on ne la voit pas mais qu'on l'entend, c'est-à-dire très peu de son temps. Elle est tellement cloche, que les anciennes cloches de Notre-Dame de Paris suscitent en ce moment un [conflit](#) juridique ubuesque entre le Diocèse de Paris, l'État et un couvent de moines traditionnalistes en construction dans le Nord qui était censé les récupérer. (158)

LA MÉTAPHORE TAUTOLOGIQUE (L. ALBARRACIN)

Elle me semble, cette *métaphore tautologique*, centrale dans le travail de Laurent Albarracin qui explique doctement (ironie) que « tout corps plongé dans le bain de lui-même subit une poussée vers la métaphore tautologique proportionnelle à son être. La métaphore tautologique – ou ressemblance

propre – a en effet comme source cette résistance ohmique (ou homérique) qu'est la chose dans le circuit de la chose » (158)

DICTONS, FORMULES, KŌANS

On relève ici ou là des expressions toutes faites, détournées et renvoyées au lecteur : « il n'y a rien de nouveau sous le soleil, alors que tout est neuf après la pluie. » (159) ; « Si vous rencontrez un problème, aimez le problème et vous verrez qu'il y a là une bonne part de la solution. » (160)

D'UN ÉCHO SANS SA SOURCE (L. ALBARRACIN)

« La chose est double et une : elle est elle et elle est neuve et inédite d'être elle. Elle est dans un rapport de symétrie à soi et d'écho amputé de sa source. » (170)

La « Postface aux choses » est difficile. Elle éclaire sans éclairer, explique en égarant, renvoie continument à cette espèce de boucle rétroactive infernale que Laurent Albarracin établit, au cœur de ses textes. Exactement comme avec ces phrases engendrant une sensation de vertiges en abyme où chaque fois que l'on croit tenir du solide, on est en fait renvoyé à du encore plus fuyant, à l'incertain, à la borne suivant à l'intérieur même du vertige, qui n'est en fait que la relance du vertige à l'infini. La borne aperçue n'est pas point d'ancrage, elle est catapulte vers encore plus de vertige. Un effet que l'on peut créer en soi, que l'on crée dès l'enfance parfois mais qu'il faut vite interrompre sous peine de créer un court-circuit mental.

Tout objet est une implosante fixe, comme ces bornes à relance du vertige.

©Florence Trocmé - janvier 2016

Laurent Albarracin, *Le Grand Chosier*, Le Corridor bleu, 2015